



HAL
open science

Le changement linguistique selon Joan Bybee, ou Hermann Paul redivivus

Jean-Michel Fortis

► **To cite this version:**

Jean-Michel Fortis. Le changement linguistique selon Joan Bybee, ou Hermann Paul redivivus. Bernard Colombat; Bernard Combettes; Valérie Raby; Gilles Siouffi. Histoire des langues et histoire des représentations linguistiques, 61, Honoré Champion, pp.199-218, 2018, BIBLIOTHEQUE DE GRAMMAIRE ET DE LINGUISTIQUE, 9782745351050. <hal-04320304>

HAL Id: hal-04320304

<https://hal.science/hal-04320304v1>

Submitted on 5 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

LE CHANGEMENT LINGUISTIQUE SELON JOAN BYBEE, OU HERMANN PAUL REDIVIVUS

Jean-Michel FORTIS
(C.N.R.S., Université Paris Diderot)

Résumé

Joan Bybee est aujourd'hui une figure majeure de la linguistique fondée sur l'usage. Des aspects importants de sa théorie présentent des parallèles frappants avec des positions défendues par Hermann Paul dans ses *Prinzipien der Sprachgeschichte*. À l'instar de Paul, Bybee considère que la structure morphosyntaxique émerge de connexions liant des formes phonétiquement et sémantiquement proches, et coactivées dans des groupes associatifs mentaux. Tous deux s'appuient sur l'organisation des paradigmes et le changement morphosyntaxique pour établir la force relative des connexions entre formes apparentées. Bybee, et bien sûr Paul, défendent une des thèses centrales des néogrammairiens, qui affirme que, *ceteris paribus*, le changement phonétique s'applique sans exception et produit des irrégularités qui sont compensées par le nivellement analogique ; en outre, Bybee et Paul traitent de façon similaire le fait que la régularisation n'affecte pas les formes associées au même degré, en particulier les formes fréquentes. Enfin, dans le domaine du changement sémantique, les deux linguistes insistent sur le rôle des cooccurrences contextuelles. Ces similitudes nous conduisent à envisager les voies par lesquelles la transmission des idées s'est effectuée depuis le temps des néogrammairiens jusqu'à aujourd'hui.

Mots-clés

phonologie, diachronie, changement linguistique, néogrammairiens, usage, analogie

Abstract

Joan Bybee is one of today's leading figures of the usage-based approach to language change. Some important aspects of her theory are strikingly parallel to positions defended by Hermann Paul in his *Prinzipien der Sprachgeschichte*. Both scholars are committed to the view that morphosyntactic structure emerges from connections established between phonetically and semantically similar forms which are coactivated in mental associative groups. For Bybee as well as for Paul, paradigmatic organization and morphosyntactic change are evidence for the relative strength of connections between members of these groups. Bybee, and of course Paul, uphold a central tenet of the neogrammarians, i.e. that, *ceteris paribus*, phonetic change applies across the board and brings about irregularities which tend to be offset by analogical levelling; further, Bybee and Paul handle in somewhat parallel ways the fact that regularization does not affect associated forms to the same degree, especially when these forms are frequent. Finally, in the field of semantic change, both scholars emphasize the role of contextual cooccurrences. These similarities invite us to consider possible channels of transmission from the time of the neogrammarians to the present.

Key words

phonology, diachrony, language change, neogrammarians, usage, analogy

0. Introduction

Joan Bybee est aujourd'hui à compter au nombre des principaux théoriciens du changement linguistique. Hispaniste et phonologue de formation, Bybee (née en 1945) entre dans la carrière à l'époque où le générativisme est hégémonique. Comme d'autres linguistes de sa génération, elle est conduite à se situer par rapport au générativisme chomskyen, d'abord en tant qu'adepte de la phonologie générative naturelle, une perspective « anti-abstractionniste » privilégiant les phénomènes de surface. Sa métamorphose théorique accompagne une inflexion de ses thèmes de ses recherches, puisque l'accaparent ensuite la diachronie, le changement linguistique, la grammaticalisation. Ce faisant, elle participe à une alternative plus globale au générativisme, qu'on a qualifiée ailleurs d'*empiriste* (Fortis 2014), et à la constitution d'un groupe théorique d'orientation fonctionnaliste-cognitivist. Bybee elle-même a dit quelques mots de ses influences intellectuelles (Bybee 2010, p. 11) : Greenberg, Givón, Hopper, Thompson, Langacker, les Allemands Heine et Lehmann, et d'autres, tous des contemporains. Pourtant, le linguiste qui paraît le plus proche d'elle n'est ni un contemporain, ni un prédécesseur immédiat, mais l'auteur d'un des monuments de la linguistique historique, le néogrammairien Hermann Paul (1846-1921). Cette proximité frappante n'a pas échappé à Auer (2015), qui, partant de Paul et de sa philosophie générale, élargit la comparaison à la famille d'approches dites *fondées sur l'usage*, dont Bybee se revendique. Dans ce qui suit, nous partirons de Bybee et nous attarderons sur ses positions, en précisant en quoi elle s'accorde avec Paul sur un ensemble de facteurs intervenant dans le changement linguistique : l'analogie et le nivellement, la constitution et la dissociation diachroniques de groupes de formes associées, le rôle de la fréquence d'usage, la perte d'analysabilité des formes, et l'influence du contexte dans le changement sémantique. Pour finir, il nous faudra nous interroger sur les circonstances ayant ressuscité une configuration théorique qui, semble-t-il, n'était plus que confusément perçue.

1. Les débuts de Bybee : La phonologie générative naturelle

Rétrospectivement, les travaux initiaux de Bybee laissent entrevoir les prémices de son orientation théorique future. Très influencé par Vennemann, son premier livre est une discussion critique de la phonologie générative transformationnelle, et un plaidoyer en faveur d'une perspective nécessairement inductive et proche des phénomènes de surface, la phonologie générative naturelle (PGN). Disons quelques mots de cette approche.

La perspective de la PGN peut se résumer par son principe fondamental, la condition dite de Vraie Généralisation (*True Generalization*), qui stipule que les règles phonologiques accessibles aux locuteurs ne peuvent être fondées que sur des formes de surface, et ne peuvent associer entre elles que de telles formes (Hooper (= Bybee) 1976, p. 13). Les règles ne peuvent donc être ordonnancées à partir de représentations sous-jacentes éloignées de la surface, ou même minimalement éloignées¹ ; elles sont en outre automatiquement déclenchées lorsque leurs conditions d'application, toujours superficielles, sont satisfaites, thèse qui entre en conflit avec la pratique consistant à stipuler l'ordre d'application des règles afin que celles-ci décrivent correctement les données.

¹ À la différence de Vennemann, Bybee admet cependant l'existence d'archisegments, c'est-à-dire de segments neutralisant certains traits phonétiques (Hooper (= Bybee) 1975, 1976).

La PGN est générative en ce qu'elle vise à caractériser la compétence des locuteurs, et rendre compte de leur productivité au moyen d'un ensemble de règles qui traitent tous les paliers de la dérivation, depuis les matrices lexicales jusqu'à leur linéarisation en formes de surface (Hooper 1976, p. 156, pour un exemple tiré de l'espagnol). Notons l'ambition substantialiste (au sens d'Auroux 1998) de Bybee : son hostilité aux représentations abstraites peut se réclamer de l'ambition d'être psychologiquement réaliste. L'automatisme et l'universalité des processus phonétiques naturels, jointe à une distinction stricte entre niveau phonétique et niveaux morphématique et morphophonémique, a d'importantes conséquences théoriques. Elle conduit par exemple à confier à une théorie de la *syllabe* la description de contraintes phonotactiques que la théorie transformationnelle exprimait en termes de morphèmes. Pour notre propos, c'est-à-dire le rapport aux néogrammairiens, l'important est que soit dégagé un niveau proprement phonétique où les processus tendent à s'appliquer automatiquement et sans exception (Bybee 1975, 1976). Si exceptions il y a, ces exceptions sont dues au fait qu'un changement phonétique est soumis à des variables qui peuvent en affecter l'application, et la loi gouvernant ce changement vaut donc *ceteris paribus*. Chez Bybee, ces variables peuvent relever de contraintes phonotactiques pesant sur la syllabe (Bybee 1976, p. 107), ou, comme chez Labov, de raisons fonctionnelles, comme la plus grande résistance d'une flexion verbale à l'amuïssement (cf. Labov 1972 ; nous reviendrons sur ce point). Bien sûr, Labov est, à l'époque où Bybee entame sa carrière, le linguiste américain qui a attiré l'attention sur la multiplicité des variables affectant la diffusion d'un changement phonétique, et Bybee ne manque pas de faire référence à ses travaux (en particulier Labov 1972). Néanmoins, bien que faisant place à des considérations relevant du tempo ou du style, comme Labov, le point de vue de Bybee est plutôt celui du locuteur idéal. Que la description grammaticale revête, à l'égard de la multiplicité des idiolectes, le caractère d'une abstraction est une question qui n'est pas problématisée, contrairement à ce qu'on peut lire chez Paul.

2. Le changement dans la PGN

Il semble que, chez Bybee, la réintroduction de principes d'analyse comme le nivellement analogique ait été motivé par les mêmes raisons qui lui ont fait adopter la perspective « superficialiste » de la PGN. Chez les linguistes « abstractionnistes », un changement linguistique peut procéder à partir de formes sous-jacentes stables, éventuellement non-attestées, et consister en une altération de l'ordre des règles. Ce que s'attache à montrer Bybee, c'est qu'il est plus expédient de parler de nivellement d'un paradigme que de réorganisation des règles, ne serait-ce que parce que le nivellement invoque des formes attestées (1976, p. 91-101), conformément à la Vraie Généralisation. La valeur fonctionnelle d'une régularité phonétique, il faut le souligner encore, est chez Bybee soigneusement séparée des processus purement phonétiques. Lorsqu'une alternance phonétiquement motivée prend une valeur morphologique (processus dit de *morphologisation*), elle met en défaut le caractère implacable des régularités phonétiquement conditionnées et nous fait changer de niveau (idée que Bybee doit apparemment à Vennemann, cf. par ex. Vennemann 1972).

Entre, d'une part, l'automatisme des processus phonétiquement motivés et leur séparation du niveau morphophonémique, et, d'autre part, la morphologisation et le nivellement analogique, nous voyons se reconstituer la *dualité* des lois phonétiques et de l'analogie fonctionnelle que l'on trouve chez les néogrammairiens et singulièrement chez Paul (1920). La comparaison va plus loin : chez Bybee comme chez Paul, l'impulsion du changement est typiquement donnée par une altération des régularités

phonétiques (ou « P-rules » chez Bybee 1976), qui suscite une restructuration des paradigmes ou une réinterprétation fonctionnelle, selon l'exemple classique, en linguistique historique, de l'umlaut allemand, autrefois phonétiquement conditionné, puis réinterprété comme marque du pluriel de certains noms (*Vater / Väter* ; Bybee 1976, p. 87 ; cf. pour cet exemple Paul 1920, §146).

3. Changement et analogie

La dualité mentionnée à l'instant est décrite comme un couple action-réaction par Paul :

À la symétrie du système formel s'oppose, dans le changement phonétique, un ennemi destructeur qui œuvre inlassablement. On peut difficilement imaginer à quel degré de désintégration, de confusion et d'incompréhensibilité en viendrait peu à peu la langue si elle devait souffrir patiemment tous les ravages du changement phonétique, si aucune *réaction* n'était possible. Or, un tel moyen existe, c'est la *formation analogique*. (Paul, 1920, p. 198)

On trouvera chez Vennemann (1972) et Bybee (2015) des déclarations parallèles, dont tous deux, étonnamment, créditent Sturtevant, et non Paul :

Alors que le changement phonétique est régi par des facteurs phonétiques, l'analogie est régie par des facteurs sémantiques (la signification des catégories morphologiques) ainsi que par la ressemblance phonologique. Une façon de résumer ces différences correspond à ce qu'on appelle aujourd'hui le « Paradoxe de Sturtevant » : le changement phonétique est régulier mais produit de l'irrégularité (morphologique) ; l'analogie est irrégulière mais produit de la régularité (à l'intérieur des paradigmes) (Sturtevant 1947). (Bybee 2015, p. 115)

La proximité à Paul, dont Sturtevant est un écho indirect, semble de plus en plus criante, dans la mesure où, lorsque les analyses de Bybee évoluent, elles semblent séparer de plus en plus nettement le phonétique et le fonctionnel. Lorsque Bybee (2015) reprend l'exemple Labovien de l'amuïssement à géométrie variable des /d/ et /t/ finaux en anglais, c'est pour souligner que cette variabilité n'est pas fonctionnellement mais phonétiquement motivée : si les /t/ et /d/ finaux se sont mieux conservés sur les verbes, ce n'est pas parce qu'ils marquent le passé, mais parce que les verbes sont fréquemment suivis d'initiales vocaliques (*up, on, away, it, 'im < him* etc.), favorables à leur maintien. L'exemple, avec d'autres, l'invite à déclarer qu'« il n'y a pas d'argument fort invitant à renoncer à l'hypothèse néogrammairienne de la prédictibilité du changement phonétique » (Bybee 2015, p. 91)². On notera qu'en linguistique américaine, par-delà Sturtevant, la position de Bybee est conforme à celle de Bloomfield, qui n'avait de cesse de défendre la thèse néogrammairienne de la régularité du changement phonétique et perdait rarement une occasion de rejeter l'intrusion de facteurs fonctionnels³.

4. Analogie, proportion et schéma

Chez Paul, un changement analogique s'effectue par la résolution d'une équation dont les membres sont des rapports de proportion. Un exemple du moyen haut allemand (MHA) permet d'illustrer l'idée. Soit l'équation de gauche, qui représente la situation du MHA, dont les termes sont les formes de l'indicatif et du subjonctif au présent et au prétérit du verbe « donner ». Le nivellement analogique a conduit à l'élimination du /t/ final de l'indicatif présent (à la 3^e pers. du pl.) :

² On comparera avec ce que dit Paul de la chute variable du /t/ final entre l'ancien et le moyen haut allemand, qui est tout à fait parallèle (1920, p. 200).

³ Cf. p. ex. Bloomfield (1933, p. 362 sq.), à propos de la disparition sporadique du /s/ intervocalique indo-européen en grec.

gebent (ind.) : *geben* (subj.) = *gâben* (ind.) : *gæben* (subj.) → *geben* : *geben* = *gâben* : *gæben* (Paul, 1920, p. 117)

Les termes ainsi mis en relation peuvent relever de diverses dimensions en fonction desquelles Paul classifie les *groupes* de formes associées (1920, chap. 5). La correspondance qui lie ces formes peut tenir à une base *sémantique* commune, ou *matière* (*Stoff*), comme par exemple les formes d'un même nom, ou le couple *hier / da* (*ici / là*), et Paul parle alors de *stoffliche Gruppen* (« groupes matériels ») ; elle peut tenir aussi à des déterminations « formelles » (par ex. les noms d'action, ou les comparatifs, les premières personnes des verbes, les nominatifs d'une déclinaison...), qui constituent des *formale Gruppen* (« groupes formels ») ; les groupes peuvent aussi être unifiés par des similitudes phonétiques : ainsi les proportions *spruch* : *sprüche* [*dicton*] = *tuch* : *tücher* [*drap, tissu*] = *buch* : *büchlein* [*livre ; petit livre, opuscule*] reposent-elles sur des *stofflich-lautliche Gruppen* (« groupes matério-phoniques »). Au sein de ces derniers groupes, les connexions entre membres sont assurées non seulement par la matière (*spruch / sprüche*) mais aussi par une similitude phonétique (*spruch / tuch*). Enfin, la récurrence de rapports syntaxiques (*pater mortuus / filia pulchra / caput magnum...*) constitue des groupes proportionnels syntaxiques (*syntaktische proportionengruppen*).

Bybee (2010, p. 58-59) endosse bien la notion d'analogie mais, à la différence de Paul, rejette sa mise en œuvre par les rapports de proportion. Ces derniers, objecte-t-elle, auraient le tort de dépendre de la comparaison de termes spécifiques, singuliers, et non de groupes. Mais le peu que nous avons dit des groupes montre que cette compréhension des rapports de proportion est fourvoyée : sauf analogies très peu productives, les proportions mentionnées par Paul figurent à titre d'échantillons de *groupes*, et sont ainsi un moyen de représenter la productivité et le nivellement. L'objection de Bybee paraît trahir une connaissance de seconde main ; on la retrouve chez King (1969), que Bybee cite à l'occasion ; et un lecteur de King a remarqué que cette objection n'a pas davantage de force contre des auteurs qui, comme Vendryes ou Bloomfield, font usage eux aussi du rapport de proportion (Campbell 1971, p. 200-201). Ainsi Vendryes et Bloomfield, à l'instar de Paul, considèrent qu'un rapport de proportion, lorsqu'il représente une analogie productive, tient lieu d'un groupe plus large⁴.

Bybee rejette le rapport de proportion pour une autre raison : il exigerait trop de congruence entre formes (Bybee & Moder 1983). Si d'une équation proportionnelle comme *sing* : *sung* = *bring* : *X* on pourrait dériver la forme dialectale *brung*, on voit mal quel rapport justifierait l'extension de ce modèle à des alternances comme *sneak* : *snuck* ou même *strike* : *struck*, trop éloignées du groupe central {*cling, drink, ring, sing*}. À la formation par résolution d'une équation proportionnelle Bybee préfère la formation par attraction à un *schéma*, formation qui préside à la constitution d'ensembles dont les membres sont liés par une ressemblance de famille (un des aspects des catégories à degrés de typicalité selon Rosch ; Fortis 2010). Dans l'exemple ce schéma serait synthétisable comme [...ΛNasal (+) Vélaire]_{passé} et correspondrait prototypiquement au groupe central énuméré à l'instant. En important des notions issues

⁴ Voir par exemple ce que dit Vendryes (1921, p. 187) : « La forme qui entraîne l'analogie n'est pas d'ordinaire un élément isolé, c'est un symbole qui résume plusieurs éléments variés. Pour rester sur le terrain algébrique, il faudrait au moins corriger la formule en : *p* est à *p'* ce que *a* est à *x* [= la forme à construire], *p* et *p'* représentant des quantités qui ne seraient pas limitées » (cité par Campbell 1971, p. 201, dans la traduction anglaise).

de la théorie du prototype, Bybee entend à la fois réactiver l'idée de formation par analogie et lui donner la flexibilité qui, selon elle, fait défaut à l'équation proportionnelle. Au fil des années, schéma et analogie conduisent à un rejet de la notion générative de règle (Bybee 2010, p. 73-74). Enfin, dans le sillage des nouvelles grammaires de construction, leur rôle est étendu aux constructions syntaxiques, toujours dans la perspective diachronique d'étudier l'expansion ou le recul de constructions spécifiques (cf. Bybee 2010). L'action analogique de groupes de formes retrouve ainsi l'empan qu'elle avait chez Paul, qui l'appliquait également aux constructions syntaxiques.

5. Les groupes associatifs

Dans la mécanique mentale imaginée par Paul

... les mots exercent dans l'âme une attraction mutuelle d'où émerge un ensemble de groupes plus ou moins grands. Cette attraction réciproque repose toujours sur une coïncidence partielle de leur sonorité, ou de leur signification, ou des deux à la fois. (Paul 1920, p. 106)

La forme d'associationnisme de Paul, comme il s'en explique au chapitre 1 des *Prinzipien* (1920, p. 25), a pour source la psychologie de Herbart (1834) telle qu'elle a été réélaborée par Steinthal (1871). De cette psychologie, il n'est guère possible de dissenter ici. Disons seulement que selon Herbart et Steinthal les représentations s'agrègent et s'articulent de diverses manières (théorisées en détail), et selon de multiples dimensions, en masses organisées exerçant attraction et inhibition sur d'autres représentations, tous phénomènes que Herbart et Steinthal espéraient quantifier ; une masse de représentations assimile des éléments nouveaux, qui à leur tour modifient la masse initiale, et peut les amener à la conscience, par un processus qualifié d'*aperception*. Le vocabulaire herbartien se retrouve de fait chez Paul, qui parle ici ou là de *fusion* (*Verschmelzung*, un des modes de l'association) de sensations articulatoires, d'*inhibition* (*Hemmung*) d'une forme par une autre, de *subreption* (*Unterschiebung*), pour des changements imperceptibles (phonétiques), ou encore d'*aperception* du prédicat par le sujet dans la proposition. Comme le souligne Auer (2015), cette conception individualiste et évolutive de ce qui fait la réalité ontologique de la langue conduit à envisager la linguistique comme une discipline fondamentalement historique, c'est-à-dire une science qui a affaire à l'usage et à des processus en flux permanent.

À cette conception post-herbartienne fait directement écho Bybee lorsqu'elle affirme que

les mots entrés dans le lexique sont liés à d'autres mots par l'intermédiaire de connexions lexicales entre traits phonologiques et sémantiques identiques ou similaires. (...) Même si les mots entrés dans le lexique ne sont pas décomposés dans leurs constituants morphématiques, leur structure morphologique émerge des connexions qu'ils forment avec d'autres mots du lexique. (Bybee 1995, p. 428)

Dans cette perspective, les schémas plus ou moins productifs qui sous-tendent la morphologie sont des généralisations qui *émergent* des connexions établies entre items lexicaux (Bybee 1995, p. 430). Chez Bybee, et en empruntant la terminologie de Paul, les connexions sont donc de nature matérielle, formelle, et « phonique » (*lautliche*) liant par exemple le singulier *cat* au pluriel *cats* (groupe matériel), les pluriels en *-s* sourd (groupe formel), les formes *caps-cats-mats-rats* (groupe phonique-formel ; cf. Auer 2015 pour ce parallèle). Comme chez Paul, la force de connexion est fonction de la proximité sémantique et phonétique. Nous verrons un peu plus loin le rôle de la fréquence.

6. Sur la solidarité des formes associées

La proximité sémantique d'items lexicaux peut se mesurer en observant la constitution des paradigmes eux-mêmes et en partant du principe que des items sémantiquement proches le seront aussi formellement. En morphologie, ce principe d'iconicité conduirait à l'idée que, par exemple, les formes d'un même temps se ressemblent davantage que les premières personnes de temps différents parce qu'elles sont plus solidaires sémantiquement. Dans *Morphology* (Bybee 1985), ce principe d'iconicité est doublé d'un autre, celui d'une hiérarchie de proximité des flexions et dérivations à la base : plus une marque affecte le sens d'une base, plus elle en est proche (1985, p. 24), plus elle en est proche, plus elle peut modifier la base, causant une fracture (*split*) d'avec les formes portant des marques de la même dimension, par exemple aspectuelle ; il peut en résulter une différenciation des thèmes perfectifs et des thèmes imperfectifs. En étayant ces principes, formulés en termes de tendances, par une enquête typologique, Bybee est à l'évidence proche de Greenberg et de Givón. Les trois auteurs sont d'ailleurs réunis dans un ouvrage collectif sur l'iconicité en morphosyntaxe, publié la même année que *Morphology* (Haiman ed. 1985).

La justification des principes d'iconicité n'est pas parfaitement claire. Bybee (1985) invoque une hiérarchie de *pertinence (relevance)* qui correspond en fait à l'idée d'un degré d'affectation du contenu lexical : plus une détermination est susceptible d'affecter le contenu lexical, plus elle est proche de la base. Typiquement, pour les verbes, les déterminations aspectuelles seront plus pertinentes que les déterminations temporelles, et les formes d'un même aspect exerceront donc sur leurs congénères une attraction plus forte que, par exemple, deux passés d'aspects différents.

Encore une fois, la question posée par Bybee a son corrélat chez Paul, même s'il ne fait pas mention d'un principe de proximité iconique. Il considère par exemple, comme Bybee, que les formes groupées par flexion sont plus solidaires que les diverses dérivations d'une même base (1920, p. 195), et que cette solidarité a un rôle dans le changement linguistique : des formes appartenant à des catégories lexicales distinctes tendront à diverger davantage que les formes d'une flexion (1920, p. 205-206). En outre, le nivellement de formes se produit au sein de groupes solidaires (par exemple les pluriels d'un même nom) avant de s'étendre, en particulier si l'élément nivelé correspond à un trait fonctionnel (comme le pluriel ; 1920, p. 209).

7. Le rôle de la fréquence

Nous avons vu que la fréquence d'occurrence dans un contexte phonétique particulier permettait à Bybee d'expliquer le maintien des /t/ et /d/ finaux des flexions verbales anglaises. Pour Paul, comme pour Bybee, la fréquence est un facteur de la plus grande importance. Tous deux, en insistant sur son effet cumulatif dans la mémoire du locuteur, affirment qu'elle a une réalité mentale :

C'est précisément par la répétition exacte d'un acte antérieur que sont renforcés au moins certains éléments du système <des groupes de représentations>. (...) En tant que produit physico-physiologique, le mot disparaît sans laisser de trace. (...) Quand je répète une deuxième, troisième fois, quatrième fois, les mêmes mouvements phonatoires que j'ai exécutés une première fois, aucune connexion causale physique ne s'établit entre ces quatre mouvements, mais ils ne sont liés entre eux que par la médiation de l'organisme psychique. (Paul 1920, p. 27-28)

Si l'on fait abstraction du dualisme implicite que recouvre l'opposition entre le physiologique et le psychique, on trouvera chez Bybee une position parallèle :

Une manière plausible de représenter l'impact de chaque occurrence d'emploi sur la représentation est de proposer que chaque occurrence renforce la représentation d'un item particulier, qu'il s'agisse d'un mot, d'une séquence de mots, ou d'une construction (...). S'il est vrai que les effets de la fréquence restent souvent inaperçus jusqu'à ce qu'une certaine fréquence cumulée ait été atteinte, la fréquence ne peut jouer de rôle qu'à condition que même la première occurrence ait été enregistrée en mémoire. (Bybee 2010, p. 18)

L'effet de la répétition s'exprime en particulier dans la résistance qu'opposent les formes fréquentes à la régularisation. Une fois n'est pas coutume, sur ce point particulier, Bybee reconnaît Paul comme un précurseur (Bybee & Brewer 1980, p. 218). Si, en outre, on considère la quasi-absence du facteur de fréquence dans la PGN, il n'est pas exclu qu'ici la tradition de la linguistique historique ait été l'inspiration essentielle. Nous rendrons nous aussi à César ce qui lui revient en citant Paul lui-même :

La plupart des irrégularités dans le traitement des groupes étymologiques (...) proviennent de ce que les groupes sont séparés par de profondes différences en ce qui concerne leur fréquence d'occurrence, et donc la facilité avec laquelle les formes individuelles (...) peuvent être reproduites de mémoire. (...) Les mots les plus rares, tous autres rapports égaux par ailleurs, sont les premiers à subir le nivellement, les plus fréquents sont les derniers, ou en sont exempts. (Paul 1920, p. 207-8)

L'explication ultime tient donc à la rapidité d'accès mnémonique, position qui se retrouve à l'identique chez Bybee :

... les formes fréquentes résistent à la régularisation ou à d'autres changements morphologiques, avec la conséquence bien connue que les formes à flexion irrégulière tendent à être de fréquence élevée. En admettant que la régularisation se produit quand l'accès à une forme irrégulière échoue et que le processus régulier prend le relais, la probabilité que des formes très fréquentes soient soumises à régularisation est plus faible. (Bybee 2010, p. 25)

Un autre effet de la fréquence doit être noté. Dans une première version de sa théorie morphologique, Bybee explique que les formes les plus fréquentes sont celles qui servent à (re)structurer un paradigme (Bybee & Brewer 1980). À ce stade de la théorie, les formes tendant à s'isoler parce qu'elles sont fréquentes, formes que Bybee appelle *autonomes* (*autonomous*), semblent encore mal distinguées des formes servant de thème aux flexions, et qui sont dites *basic*. Que la fréquence entre en jeu dans la (re)structuration d'un paradigme peut être illustré par ces langues romanes où la réanalyse des passés simples s'est effectuée à partir de la 3^e personne, personne la plus fréquente. Le tableau suivant (cf. tableau 1) montre qu'en charentais, c'est la 3^e personne du vieux provençal qui a servi de base à la formation du passé simple. La terminaison *-ét* y a été réinterprétée comme marque de ce passé, et la personne elle-même a reçu la marque \emptyset (Bybee & Brewer 1980 ; Bybee 1985, 2015). Quant au dialecte de Clermont-Ferrand, il incarne le cycle action-réaction qui régit la dialectique du changement phonétique et du nivellement, puisqu'un changement phonétique régulier a conduit à l'érosion du *-t* à la 3^e personne, rompant ainsi le nivellement produit par la réanalyse.

	Vieux provençal		Charente		Clermont-Ferrand	
Pers.	Sing.	Pl.	Sing.	Pl.	Sing.	Pl.
1.	<i>cantéi</i>	<i>cantém</i>	<i>cantí</i>	<i>cantétem</i>	<i>cantéte</i>	<i>cantétem</i>

2.	<i>cantést</i>	<i>cantétz</i>	<i>cantétei</i>	<i>cantétei</i>	<i>cantétes</i>	<i>cantétetz</i>
3.	<i>cantét</i>	<i>cantéren</i>	<i>cantét</i>	<i>cantéten</i>	<i>canté</i>	<i>cantéton</i>

Tableau 1. Les passés simples en vieux provençal, en charentais et en clermontois (d'après Bybee & Brewer 1980)

Le lecteur aura sans doute remarqué le statut spécial de la première personne en vieux provençal et en charentais : selon Bybee (1985, 2015), sa fréquence l'a isolée de la restructuration du reste du paradigme, et il convient donc de distinguer, typiquement parmi les formes fréquentes, celles qui deviennent autonomes de celles qui deviennent *basic*. Plus précisément, une forme autonome est telle que « les parties qui la composent ne sont plus associées avec ces mêmes parties employées dans d'autres mots ou syntagmes » (Bybee 2015, p. 104). Autrement dit, les formes autonomes deviennent formellement opaques et dans cette mesure se séparent de leur paradigme (ce qui justifie leur dénomination d'*autonomes*). Quant aux formes de base, elles peuvent être autonomes si elles sont *sous-analysées*, et tel est bien le cas de *cantét*, où *-ét* n'est plus analysé en deux morphèmes distincts (de temps et de personne).

8. De l'autonomie à la grammaticalisation

Notons-le, c'est déjà en un sens voisin de celui d'*autonomy* chez Bybee que Bloomfield (1933) parlait d'*isolation* à propos de formes (ou de sens) séparées d'un groupe associatif, éventuellement jusqu'à l'opacité : *sloth*, dit-il, ne laisse plus apparaître sa parenté à *slow*, en raison du déclin des nominalisations en *-th*, déclin qui a suscité la reformation en *slowness* ; et sa séparation est corrélative d'un isolement sémantique (« paresse » / « paresseux (zool.) »). Or, *isolation* est un calque explicite du terme *Isolierung* que Bloomfield a trouvé chez Paul, et qu'il emploie d'une manière conforme à Paul.

La fréquence n'est chez Paul qu'une cause possible de l'isolement. Dans les *Prinzipien*, les causes du « relâchement » ou du « délitement » (*Lockerung*) d'un groupe font l'objet d'une bonne partie du chapitre 10 : en dehors du différentiel de labilité lié à des fréquences inégales, la séparation peut résulter d'un changement phonétique qui introduit une dose d'opacité formelle, ou d'une forte solidarité entre éléments d'un sous-groupe, par exemple parce qu'ils ont les mêmes co-occurrences, ce qui isole ce sous-groupe d'un groupe principal ; la séparation peut aussi provenir d'un changement de catégorie lexicale (*Kunst* « art », isolé de *können* « pouvoir »), de la faible productivité d'une dérivation ou d'une flexion, qui peut la rendre inanalysable, ou encore du fait qu'une construction n'est plus perçue comme en rapport avec d'autres (ainsi des adverbes *rechts* « à droite », *flugs* « vite », qui ne sont plus perçus comme des génitifs ; Paul 1920, p. 191-197). Ces facteurs, comme les deux derniers, peuvent manifestement interagir. D'autre part, l'isolement formel s'accompagne typiquement d'un isolement sémantique, et les deux peuvent s'alimenter : lorsque l'umlaut marque du causatif dans *springen* « sauter » / *sprenge* « faire sauter » donne lieu à des formes très divergentes, comme *genesen* / *nähren*, s'ensuit corollairement un accroissement de la distance sémantique (respectivement « guérir » (intr.) / « nourrir » ; Paul 1920, p. 197).

En ce qui concerne les causes de l'autonomie, Bybee s'intéresse moins au délitement des groupes qu'aux processus qui affectent directement l'élément autonome. Ces processus se réduisent essentiellement aux trois catégories suivantes : la facilité avec laquelle l'élément peut être activé en mémoire de travail ; sa possible réduction

phonétique et donc sa perte d'analysabilité ; enfin, ses variations sémantico-pragmatiques en contexte (Bybee 2010, p. 48-50). Ces trois processus, notons-le, sont positivement affectés par la fréquence d'usage, y compris le troisième. De fait, les variations contextuelles de l'emploi d'un élément sont susceptibles de l'éloigner de son sens initial, de produire des significations plus abstraites (comme l'emploi futur de *will*), voire de produire des sens disjoints qui tendent ainsi à s'autonomiser, comme Bybee le montre pour *may* en anglais (Bybee 2010, p. 191). Nous reviendrons sur ce point à la section suivante.

Traiter l'exemple de *will* sous le chapitre de l'autonomie invite à considérer la grammaticalisation comme un cas de l'autonomisation, et telle est bien la voie que suit Bybee, qui déclare explicitement que la grammaticalisation est un cas extrême de l'autonomisation (Bybee 2010, p. 50). Il est aisé de comprendre la perspective de Bybee : qu'il s'agisse de *will* ou de la tournure espagnole *andar + participe présent* (« être en train de »), la multiplication des contextes d'emploi a eu pour conséquence de détacher ces éléments de leurs usages originels, c'est-à-dire du sens volitionnel de *will* et spatial d'*andar*. Par ce biais, Bybee rejoint une thématique en plein renouveau depuis, approximativement, les années 1970, et dont les figures tutélaires peut-être les plus importantes sont, aux États-Unis, Greenberg et Givón. Comprendre comment s'est formé aux États-Unis le réseau des linguistes travaillant sur la grammaticalisation, et en général le groupe des « fonctionnalistes », exigerait une généalogie plus complète ; nous nous contenterons de renvoyer le lecteur à l'étude de Hopper (1996).

9. Le changement sémantique

La communauté de vues qui peut réunir Paul et Bybee sur les modalités du changement sémantique n'indique pas nécessairement une transmission. Il est clair que bien des outils théoriques et parfois jusqu'aux exemples qu'ils emploient peuvent être considérés comme le bien commun de la linguistique historique et de la sémantique. Ainsi en va-t-il des processus de généralisation du sens, et de leur inverse, c'est-à-dire de spécialisation ; ou encore des modes d'extension ou de dérive sémantique par figure (métaphore, euphémisme, etc.). Sur ces points, l'attention de Bybee se porte surtout sur les morphèmes grammaticaux et les constructions syntaxiques, alors que le champ des phénomènes envisagés par Paul est plus large, et s'étend davantage aux questions de sémantique lexicale.

Il est cependant un aspect sur lequel insistent nos deux auteurs, et qui paraît étroitement lié à leur perspective propre : le rôle de la variation des contextes d'usage dans le changement sémantique. Chez Paul, une signification spécifique d'un contexte donné et susceptible de diverger de la signification fondamentale (*Grundbedeutung*) usuelle, disponible pour tout locuteur, est dite « signification occasionnelle ». Celle-ci dépend de la situation interlocutive concrète, et pour cette raison, en font partie, en termes herbart-steinthaliens, les masses aperceptives des interlocuteurs, c'est-à-dire les représentations activées par la situation et privilégiées par les interlocuteurs : ainsi de *dimanche*, qui renvoie au dimanche prochain, ou de *feuille*, prononcé lors d'une promenade en forêt, ou dans la bouche d'un journaliste (1920, p. 81). Dans ce dernier cas, la signification occasionnelle est l'acception d'un lexème polysémique sélectionnée par des masses de représentation. Quant au critère de l'autonomisation d'une signification occasionnelle, il est purement psychologique : une telle signification acquiert son indépendance lorsqu'il n'est plus besoin que la *Grundbedeutung* parvienne à la conscience du récepteur pour qu'elle soit comprise (1920, p. 77, 84). Validée par l'échange régulier, elle peut devenir à son tour signification usuelle (1920, p. 84-85).

Du fait qu'elle s'intéresse particulièrement à la grammaticalisation et au rôle de la fréquence qui, en multipliant les types de contextes, tend à produire de la généralité, Bybee traite surtout de cas de « décoloration sémantique » (*semantic bleaching*). Elle discute aussi, cependant, d'exemples dans lesquels un lexème ou une construction héritent d'un trait sémantique par contagion contextuelle. Cette mutation sémantique résulte, selon ses mots, d'un *renforcement pragmatique* (*pragmatic strengthening*) qui « permet à des inférences et significations fournies par le contexte de devenir une partie de la signification d'un morphème grammatical ou d'une construction. » En outre, ajoute-t-elle, « c'est seulement quand une construction est fortement associée avec la même inférence que les locuteurs sont susceptibles de l'employer pour exprimer cette inférence en l'absence de sa signification antérieure » (Bybee 2010, p. 171)⁵. Comme chez Paul, s'exprime alors le souci de décrire des cas qui ne relèvent ni de la généralisation, ni de la spécialisation ou réduction sémantique, ni des figures, mais d'héritage de traits du contexte ; et certains exemples sont chez l'un et l'autre absolument homologues : conventionnalisation du sens concessif de *während* à partir d'un sens usuel temporel chez Paul (1920, p. 158-159), et du sens concessif de *while* chez Bybee, à partir d'un sens temporel également (2015, p. 204). À l'occasion, Bybee réinvente la contamination (au sens de Bréal), comme lorsqu'elle discute de l'héritage d'une signification négative par le *pas* français dans la construction *ne...pas* (2010, p. 176). L'inventaire de Paul est plus riche : il décrit des cas semblables, mais aussi inverses, c'est-à-dire correspondant à la perte d'un trait sémantique par un morphème placé dans un contexte redondant (1920, p. 92-93).

10. Conclusion

Le genre des vies parallèles est sans doute édifiant, mais il n'est guère satisfaisant pour l'historien, qui est inévitablement conduit à s'interroger sur la transmission des idées, les conditions de leur réintroduction et de leur réélaboration. Il paraît peu probable que Bybee connaisse Paul de première main : le paradoxe dit « de Sturtevant » ou la mésinterprétation des rapports de proportion permettent d'en douter. En revanche, les idées des néogrammairiens et singulièrement de Paul sur les groupes associatifs, les lois phonétiques, l'analogie, l'*isolation* (*Isolierung*), la fréquence étaient non seulement familières à Bloomfield, mais encore relayées et défendues par lui. Leur influence est décelable dès son premier ouvrage (1914) jusqu'à *Language* (1933), d'où cependant Bloomfield expurge, comme on sait, toute référence à la psychologie herbartosteinthalienne. Sturtevant n'est, sur cette route, qu'un jalon supplémentaire. Bien sûr, des outils comme l'analogie font partie du patrimoine de la linguistique ; gardons cependant à l'esprit qu'à l'époque de Bybee, et dans le contexte du générativisme, l'analogie est délégitimée au profit de règles ordonnées et de principes innés contraignant la productivité. Aussi fallait-il des conditions adjuvantes pour que les outils anciens soient réemployés. Ces conditions ont à mon avis surtout consisté dans une réorientation de la linguistique vers des représentations et des processus opérant sur des formes de surface ; tel était le cas dans la phonologie générative naturelle, comme nous l'avons vu. Dans ce mouvement en partie dirigé contre le générativisme, des idées que nous avons qualifiées ailleurs (Fortis 2014) d'empiristes étaient légitimées : abstraction et productivité pouvaient être expliquées par des schémas instanciés de façon flexible, les catégories pouvaient être gradientes et les régularités observables tendanciellles, comme chez Greenberg et Givón, analogies de surfaces et facteurs

⁵ La restriction « grammatical » me semble circonstancielle ; tel est en effet le sujet du chapitre en cours.

fonctionnels étaient réintroduits. Dans l'environnement de Bybee, un linguiste comme MacWhinney (1978) qui, ultérieurement, serait proche du connexionnisme, donc d'une nouvelle forme d'associationnisme, défendait une vision non-nativiste de l'acquisition, fondée sur la répétition, l'extraction de *patterns* et l'analogie ; or, MacWhinney tendait explicitement la main à la linguistique d'avant les structuralistes américains, et à Paul. Enfin, des linguistes initialement dans l'orbite du générativisme reprenaient à leur compte ses prétentions à la réalité psychologique, tout en prenant part au mouvement empiriste mentionné. Ainsi Langacker élaborait-il une théorie grammaticale dite fondée sur l'usage (*usage-based*) et dont les catégories étaient pensées comme abstraites de signes de surface, par des processus psychologiques non-spécifiques au langage (Fortis 2011). Bref, en se situant au sein d'un réseau connectant la phonologie générative naturelle, les études diachroniques et la tradition de la linguistique historique, et la nouvelle linguistique cognitivo-fonctionnaliste, Bybee était dans une position favorable à la recreation d'une configuration théorique très proche de Hermann Paul.

Bibliographie

- AUER, Peter, 2015. "Reflections on Hermann Paul as a usage-based grammarian", in Auer, Peter & Murray, Robert W. (ed.), *Hermann Paul's Principles of Language History revisited. Translations and reflections*, Berlin / Boston, De Gruyter, p. 177-207.
- AUROUX, Sylvain, 1998. *La raison, le langage et les normes*, Paris, Presses Universitaires de France.
- BLOOMFIELD, Leonard, 1914. *An introduction to the study of language*, New York, Henry Holt and Company.
- BLOOMFIELD, Leonard, 1933. *Language*, Londres, George Allen & Unwin.
- BYBEE, Joan, 1985. *Morphology. A study of the relation between meaning and form*, Amsterdam, John Benjamins.
- BYBEE, Joan, 1995. "Regular morphology and the lexicon", *Language and Cognitive Processes* 10, p. 425-455.
- BYBEE, Joan, 2010. *Language, usage and cognition*, Cambridge, CUP.
- BYBEE, Joan, 2015. *Language change*, Cambridge, CUP.
- BYBEE, Joan & BREWER, Mary Alexandra, 1980. "Explanations in morphophonemics : Changes in Provençal and Spanish preterite forms", *Lingua* 52, p. 201-242.
- BYBEE, Joan & MODER, Carol Lynn, 1983. "Morphological classes as natural categories", *Language* 59(2), p. 251-270.
- CAMPBELL, Lyle, 1971. "Review of *Historical linguistics and generative grammar*, by Robert D. King", *Language* 47(1), p. 191-209.
- FORTIS, Jean-Michel, 2010. « De l'hypothèse de Sapir-Whorf au prototype : sources et genèse de la théorie d'Eleanor Rosch », *Corela*, <http://corela.revues.org/1243>
- FORTIS, Jean-Michel, 2011. « La notion de grammaire usage-based chez Langacker : Émergence et développement », *Travaux de Linguistique* 62, p. 35-58.
- FORTIS, Jean-Michel, 2014. « Un mouvement empiriste dans la linguistique américaine », *L'Information Grammaticale* 142, p. 49-57.
- GIVÓN, Talmy, 1979. *On understanding grammar*, New York, Academic Press.

- HAIMAN, John ed., 1985. *Iconicity in syntax*, Amsterdam / Philadelphie, John Benjamins.
- HERBART, Johannes Friedrich, 1834². *Lehrbuch zur Psychologie*, Königsberg. [Reprint : E. J. Bonset, Amsterdam, 1965].
- HOOPER, Joan, 1975. "The archi-segment in natural generative phonology", *Language* 51(3), p. 536-560.
- HOOPER Joan, 1976. *An introduction to natural generative phonology*, New York, Academic Press.
- HOPPER, Paul, 1996. "Recent trends in grammaticalization", *Annual Review of Anthropology* 25, p. 217-236.
- KING, Robert D., 1969. *Historical linguistics and generative grammar*, Englewood Cliffs (N.J.), Prentice-Hall.
- LABOV, William, 1972. "The internal evolution of linguistic rules", in Stockwell, Robert P. & Macaulay, Ronald K. S. (ed.), *Linguistic change and generative theory*, Bloomington, Indiana Press, p.101-171.
- MACWHINNEY, Brian, 1978. "The acquisition of morphophonology", *Monographs of the Society for Research in Child Development*, n. 174, 43(1-2).
- PAUL, Hermann, 1880¹-1920⁵. *Prinzipien der Sprachgeschichte*, Halle, Niemeyer.
- STEINTHAL, Heymann, 1871. *Einleitung in die Psychologie und Sprachwissenschaft*, Berlin, Dümmler.
- STURTEVANT, Edgar H., 1947. *Introduction to linguistic science*, New Haven, Yale University Press.
- VENDRYES, Joseph, 1921. *Le langage. Introduction historique à l'histoire*, Paris, La Renaissance du Livre.
- VENNEMANN, Theo, 1972. "Phonetic analogy and conceptual analogy", in Theo H. Vennemann & Terence H. Wilbur (ed.), *Schuchardt, the neogrammarians, and the transformational theory of phonological change (Linguistische Forschungen 26)*, Frankfurt am Main, Athenäum Verlag, p. 181-204.